

portait au cœur. Elle saignait toujours, et il n'avait fallu rien moins que les soins dont l'entoura Lalandec et l'amour de Marguerite pour le sauver du désespoir. Maintenant encore, bien que son deuil extérieur touchât à sa fin, il ne pouvait entendre prononcer le nom de son père, ni même songer au malheureux vieillard sans éprouver une émotion dont il avait peine à maîtriser la violence.

Un seul événement était venu, trois mois après la mort du comte, troubler un instant le bonheur sans mélange que l'on goûtait à Tréveneuc et à Montbrun. C'était une lettre de Léna annonçant la mort de Pharold. Le dernier vœu du bohémien n'avait pu s'accomplir. Il n'avait pas revu la terre de ses ancêtres. La maladie l'avait arrêté sur la route, dans un village hongrois, une maladie étrange, au dire de Léna, car, sans qu'en en pût découvrir la cause, ses forces s'étaient insensiblement affaiblies, et après avoir languï pendant un mois, il s'était un jour éteint sans souffrance dans les bras de la jeune femme.

Malgré son apparente vigueur, était-il déjà parvenu au terme naturel de son existence, et comme il arrive souvent chez les hommes vivant de la vie sauvage, ses forces, après s'être conservées jusqu'à la fin dans leur plénitude, s'étaient-elles subitement affaïssées ? Les fatigues surhumaines qu'il avait endurées dans sa lutte contre le comte d'Ebray, jointes à celle d'un si long voyage, l'avaient-elles épuisé ? Ou ces pressentiments sinistres, dont il avait l'esprit frappé, avaient-ils hâté sa mort ? Nous ne pourrions le dire ; mais il mourut du moins heureux et consolé, car jusqu'au dernier instant Léna l'entoura des soins de l'amour le plus dévoué, et il eut la certitude, avant d'expirer, que la jeune femme trouverait une hospitalité fraternelle dans la tribu qui l'avait recueilli sous ses tentes.

Quant au colonel d'Availles, on pouvait dire que maintenant il faisait partie de la famille d'Edouard. Il n'était parti de Tréveneuc qu'après la complète guérison de son ami, et depuis lors il avait déjà trouvé moyen d'y revenir deux fois. L'attrait qui l'y ramenait, on le devine sans peine, c'était Isidora, et il n'était pas homme à savoir le cacher. Aussi, depuis quelque temps, était-il grandement question, dans le pays, de son mariage avec la jeune fille.

Mais malgré les encouragements de toute sorte qu'il recevait d'Edouard, et même de Mme de Tréveneuc, il n'avait pu vaincre encore la timidité que lui inspirait sa laideur, et pas plus que le premier jour, il n'eût osé avouer ses sentiments.

Bien qu'elle s'en défendit avec chaleur lorsqu'on l'attaquait sur ce chapitre, Isidora en marquait de l'impatience et un peu de dépit. Au dire d'Edouard, elle en pleurait même quelquefois.

C'était à ce point que les choses en étaient arrivées, un soir que d'Availles, dont le second voyage touchait à son terme, se trouvait avec toute la famille dans le grand salon du château de Tréveneuc. Isidora et Marguerite étaient assises dans l'embrasure d'une fenêtre, avec Edouard et Lalandec, tandis qu'un peu plus loin d'Availles causait avec la marquise.

Dans le groupe où se trouvaient les deux jeunes filles, la conversation roulait sur le prochain mariage de Marguerite et sur les dispositions à prendre pour la cérémonie.

—Et vous, Isidora, dit brusquement Lalandec, vous ne voulez donc pas vous marier ?

—Moi ! répliqua la jeune fille en rougissant. Qui vous le fait croire ?

—C'est que les choses n'en prennent guère la tournure.

—Comment cela ?

—Vous refusez toutes les propositions qui vous sont faites, même les plus convenables et les plus avantageuses.

—Oh ! ce n'est pas une raison cela, dit Edouard en riant, et si vous voulez savoir pourquoi Isidora ne se marie pas, je vais vous le dire ?

—Edouard ! s'écria la jeune fille dont le visage s'empourpra de plus belle.

—C'est, poursuivi impitoyablement le jeune homme, parce qu'elle n'aime pas ceux qui demande sa main, et que celui qu'elle pourrait aimer ne la demandant point, elle ne peut cependant pas la lui offrir elle-même.

—Est-ce vrai, Isidora ? demanda Lalandec en souriant.

Et la jeune fille gardant le silence, Edouard répondit pour elle, en regardant d'Availles :

—C'est si vrai, que je pourrais très-bien citer celui dont je parle, et que je puis, si vous le désirez, vous dire son nom à l'oreille.

—Edouard, dit d'un ton blessé Isidora très-émue, cessez cette plaisanterie, je vous prie. Elle est du plus mauvais goût.

—Soit, repartit Edouard. Mais alors, ce nom, je le dirai tout haut : c'est...

Mais, avant qu'il ne pût achever, Isidora s'était levée brusquement et avait quitté le salon pour donner libre cours aux larmes qui la suffoquaient.

—Pourquoi tourmentez-vous de la sorte ma pauvre Isidora ? dit Mme de Tréveneuc un peu contrariée. Ce n'est pas généreux à vous, Edouard. Vous voyez pourtant que, ce qui n'est à vos yeux qu'une plaisanterie, elle le prend au sérieux.

Et Isidora n'était pas seule à le prendre ainsi. Car le colonel d'Availles, qui avait tout entendu et que l'émotion de la jeune fille avait profondément troublé, s'avança alors vers son ami.

—Expliquez-vous, Edouard, lui dit-il un peu sèchement. A la façon dont vous affectiez de me regarder tout à l'heure, vous sembliez donner à entendre...

—Que c'était de vous que je parlais ? interrompit le jeune homme en souriant du succès de sa ruse. Voulez-vous que je vous le dise franchement ? Eh bien ! oui, c'était de vous.

Et voyant le visage de la marquise devenir sérieux.

—Ne vous fâchez pas, chère tante, reprit-il vivement. D'Availles aime Isidora, il ne peut le nier ; mais il l'aime d'une façon si singulière, qu'ils auraient fini par se rendre malheureux tous les deux, si je ne l'avais contraint à cette explication. Il ne peut pas s'imaginer qu'Isidora puisse répondre à ses sentiments !

—Eh ! comment le pourrais-je ? dit tristement d'Availles.

—Comment ! s'écria Edouard. Vous lui ferez bien, je suppose, l'honneur de la croire sur parole. Mais, pour le savoir, encore faut-il le lui demander. Voulez-vous y aller ?

D'Availles pâlit ; et, après un instant d'hésitation :

—Me le permettez-vous, madame ? dit-il d'une voix émue en se tournant vers Mme de Tréveneuc.

—Il le faut bien, répondit la marquise avec une ironie amicale, puisque cette preuve seule peut vous convaincre.